



## Chronique de littérature wallonne

AUGUSTE VIERSET, *Lès Pasquées di Biètrumé Picar*. Poème héroï-comique. Préface de François Bovesse. Liège, [1938], imp. G. Bovy, 102 pp.

A. MARCHAL, *Au tîmps des nâtons*. Contes [dial. de Durnal]. Préface de J. Calozet; bois gravés de J. Gillain ([Namur], 1937, 167 pp.) et *Durnal mi bia viladje*, poèmes en prose. Préface de l'abbé E. Hayot; ill. de J. Riga (Namur, imp. Dave, 1939, 71 pp.).

Le dernier livre de M. Auguste Vierset a une histoire. Ou plutôt son héros en a une.

Jean-Biètrumé Picar est un personnage facétieux, sorti de l'imagination d'un écrivain namurois du siècle dernier. C'est, en effet, à Victor Petitjean, rédacteur au journal *L'Ami de l'Ordre* et directeur du *Feuilleton belge*, son supplément hebdomadaire (1843-1855), que l'on doit la *Biographie de Jean-Biètrumé Picar, surnommé Pimpurniau* <sup>(1)</sup> qui nous transporte dans le Namur du XVIII<sup>e</sup> siècle, au temps des *chacheûs* (échassiers) et des patrouilles hollandaises. D'une plume alerte, Petitjean détaille les aventures et mésaventures, risibles les unes comme les autres, du sympathique farceur Jean-Biètrumé. Il

(1) Namur, impr. Douxfils, 1844, 180 pp. (Extr. du *Feuilleton belge*). Cet ouvrage connu plusieurs rééditions. On consulera à ce propos la première partie d'une étude sagace et fort érudite que J.-M. CULOT a consacrée à l'œuvre de Petitjean et à ses antécédents dans la revue namuroise *Les Lettres mosanes* (I, n° 2, été 1939, pp. 10-14). — Notons que le surnom de Pimpurniau donné par Petitjean au personnage principal de sa « chronique » avait servi, dès 1837, de pseudonyme à Adolphe Borgnet qui, après en avoir usé pour ses *Légendes namuroises*, signa de même son *Guide du voyageur en Ardenne* (1857-1858). De son côté, Petitjean, journaliste, écrivit des *Pimpurnianas...* (J.-M. CULOT, *loc. cit.*, pp. 12-13). Se fondant sur cette coïncidence, assez troublante en vérité, certains (notamment le préfacier des *Pasquées*, p. 7), ont cru à tort que Victor Petitjean était un autre nom de plume de Borgnet.

est à croire que nombre de *farces* et récits d'équipées, anonymes autant que célèbres, qui circulaient dans le vieux Namur, ont été repris par l'auteur et endossés au joyeux Pimpurniau comme s'il voulait en faire le type représentatif de la gaieté namuroise. En 1902, le chanoine Joseph Dethy tira des 4<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> chapitres de la *Biographie* l'argument de son *Jean-Biêtrumé Picar, dit Pimpurniau* « scènes namuroises en quatre tableaux » et, ajouterons-nous, en excellent dialecte.

La préface de M. Bovesse nous avertit que M. Vierset s'inspire du texte de Victor Petitjean. « Inspiration » singulièrement littérale, à dire vrai! Notre poète, sans doute, ne pousse pas la fidélité envers l'œuvre de son prédécesseur jusqu'à en faire une traduction complète. Les douze chants des *Pasquées* ne correspondent pas tout à fait aux treize chapitres de la *Biographie*. La réplique wallonne se montre d'ordinaire plus concise dans la narration et le style; en outre, elle omet certains épisodes de second plan. Mais, dès qu'elle s'attache à son modèle, elle le suit, pour ainsi dire, pas à pas dans le détail de l'expression, comme en témoignera ce passage que nous prenons, entre tant d'autres, à titre de spécimen :

*Le choix d'un nourrain l'embarassait : les uns étaient trop petits; ils n'auraient pas été gras pour Noël; les autres étaient trop grands, tous étaient trop chers. Chaque fois que, du prix demandé, il descendait à sept florins, les cossons mal-apprîs lui riaient au nez et l'accablaient de plaisanteries injurieuses* (*Biogr.*, VI, p. 57).

*Ci biesse-là est trop p'tite; cêtel-ci est trop grande;  
C' couchè-ci po Noël n' sèrè nin crau assez.  
Et puis, tot èst trop tchèr. Duvrè-t-i s' è passer?  
On li d' mande doze florins, seize florins por one biesse.  
Et quand i vou bachi, lès cossons s' pay'nu s' tiessè.*

(*Pasquées*, V, pp. 41-42.) (2)

D'ailleurs, l'emprise du texte français sur la pensée de l'auteur a dû être telle qu'il faut sans doute la rendre responsable des gallicismes de vocabulaire et de syntaxe qui abondent dans le poème : *i r'fusèrent net*, p. 25; *on atindè avou crainte*, p. 44; *Picar rescule d'on bond*, ib.; (3) *n' assayè wère è scole di bin choûter les cours*, p. 27; *sès farces qu'on gostè foirt*, p. 19; *quand l' èst dins sès accès*, p. 33; *des ous dont èlles tapinne lès scaugues*, p. 16; *i vout s' marier*, p. 77; *one Marguêrite Ripaye dont l' père, on maïsse fondèu*, p. 82, etc.

Une comparaison systématique entre l'œuvre de V. Petitjean et celle d'A. Vierset est hors de notre propos. Pourtant, on ne peut se défendre de faire certains rapprochements, et ils ne tournent pas à l'avantage du dernier. La plaisante *Biographie* que Petitjean nous donne comme une « chronique namuroise colligée sur les mémoires du temps » est traitée sur un ton discrètement burlesque ou parodique dont on regrette ne pas trouver l'équivalent dans les *Pasquées*. D'autre part, il arrive que M. Vierset, résumant Petitjean, néglige des détails essentiels. Ainsi, dans le chant V, le porc de Jean de Loncée se met soudain à parler en présence de Pimpurniau et se prétend possédé du diable. Mystification dont le mérite revient à notre farceur. Mais de quel stratagème a-t-il usé pour duper les crédules? Nous ne le saurons jamais et l'histoire est donc privée d'un élément de vraisemblance. Tout devient clair, par contre, si l'on se reporte au texte de Petitjean. « Parbleu! mais c'est moi qui parlais [à

(2) Nous « respectons » l'orthographe de l'auteur, qui n'est pas des plus logiques.

la place du porc]», dira Biètrumé à son parrain ahuri (chap. VI, p. 62). Et plus loin : « Il explique à son père et à son parrain toute l'aventure et, pour les convaincre plus efficacement, se met à parler en *gastri-loque*. » (*Id.*, p. 63.)

Enfin, malgré les ressources de coloris, de pittoresque et de verve qu'une transposition en dialecte offrait, le style du poème n'égalé pas en saveur celui de la « chronique ». Voici quatre vers de Vierset :

*Èt come i-z-avinne lès pîds d' glace, li nez rodji,  
I n' lèyinne au gozi nin l' tîmps di s' risètchi.  
Mais à foïce di wîdi lès vèrquins, d' tâtler l' gotte,  
Biètrumé, tot douc'mint, sins [sic!] qu' ça l' boute è ribotte.*

(Pp. 48-49.)

Chez Petitjean, ce passage était autrement suggestif :

*Le froid, la soif, l'inhabitude de godailler, la compagnie et quelque diable peut-être y aidant, il s'en mit tant sur une oreille que le siège de l'équilibre fut déplacé.* (Chap. VII, p. 71.)

On comparera avec plus de profit encore la peinture, spirituelle chez Petitjean, banale chez Vierset, des différents personnages féminins que Pimpurnia recherche successivement en mariage.

Soit. Mais n'aurons-nous pas quelque compensation? Est-ce que ce poème héroï-comique ne révèle pas des qualités propres? ou quelque mérite original capable de justifier sa raison d'être, de nous montrer que, pour avoir pris sa matière ailleurs, cette œuvre nouvelle n'est cependant pas la doublure d'une œuvre plus ancienne? On reconnaîtra aux *Pasquées* un style plein de mouvement et de rapidité pour peindre les scènes de rue (voyez, par exemple, p. 39) ou pour enchaîner, au pas de course, une série d'actions successives :

*Tronnant cor à mitan, sourvant à grossè gottes,  
I s' assît. I commence pa d'mander one grande gotte,  
Leû raconte sès angoches, commint c' qu'i s'a catchi  
Et chappé pa mirauke au coutia do botchi.  
Il a lès songs r'tournés. Il a l' five. Il fait poïme.  
On l' sogne, on l' mèt au lé. Il y d'méure troès samoïmes.  
Mins su c'tîmps-là, sès tch'fias r'pouss'nu. Èt, comme Samson,  
Arou sès tch'fias r'vègn'nu sès foïces èt sès tchansons.*

(P. 54.)

Quelques tableaux sont assez joliment tracés. Ce n'est pas rien assurément, mais ces réussites occasionnelles ne suffisent pas à consacrer la valeur d'un poème héroï-comique. En réalité, une œuvre de ce genre exigeait des moyens que ne possède pas M. Vierset, bon rimeur de chansons et de courtes poésies, d'une forme aimable et pedestre. L'entreprise qu'il a tentée l'a trouvé court d'haleine. Aussi, la technique s'en ressent : composition uniforme, style d'une facilité relâchée, langue médiocre, parfois incorrecte. Les dernières pages apparaissent bâclées comme un pensum. Et le tout est versifié à la diable. J'insiste sur ce point. Simple affaire de métier, dira-t-on. Oui, et ce manquement aux règles élémentaires du jeu est bien ce qui choque le plus. La prosodie ne serait-elle qu'un artifice typographique consistant à mettre à la ligne au bout de douze syllabes? On finirait par le croire en lisant l'œuvre de M. Vierset, tant il faut souvent compter sur les doigts pour vérifier la mesure de tels alexandrins. Des exemples? Ils foisonnent. En voici quelques-uns, découverts au hasard du coup d'œil :

- Quand d'ja v'lu bachi, i m'a toûrné à risée* (p. 42).  
*D'one tchêyère i gripe dissu l'armoère, avou s' toèse* (p. 44).  
*I mostère commint i s'y prind, si bin qui s' père...* (p. 45).  
*Ossi bin lès feumes qui lès hommes èt lès èfants* (p. 21).  
*Li arrache les tch'fias, li staure tot long d'on còp d' pougne* (p. 87).  
*Au rèsse, i div'neûve pus rindgi, comme i convint* (p. 55).  
 ... et li èsplique  
*Qu'au chef dè l' grand-gârde i volè fer r'mette on pli* (p. 59).

A qui M. Vierset fera-t-il croire que ce sont là des vers?

\*  
\*

*Si Peau d'Ane m'était conté,  
 J'y prendrais un plaisir extrême...*

Et puisque nous en sommes à citer La Fontaine, rappelons encore la préface des *Contes* : « Ce n'est ni le vrai, ni le vraisemblable qui font la beauté et la grâce de ces choses-ci : c'est seulement la manière de les conter. » Ainsi en est-il des simples histoires de lutins recueillies par M. Marchal dans son village du Condroz namurois — encore qu'elles ne tendent nullement à rivaliser avec *Peau d'Ane*... Mais qui donc aujourd'hui se découvrirait du goût pour ce temps des *nûtons* littérairement dévalué, semble-t-il, depuis que nos bardes municipaux, avec leurs emphases, leurs fadeurs et leurs jobarderies accumulées, en ont fait un dangereux poncif? Ecoutez cependant : *C' èsteut l' vi tins. C' èsteut l' bon tins. C' èsteut l' tins dês crassèts al crausse ôle, dês macrales, dês lumerotes, dês gates d'ôr èt dês nûtons, qwè! I fieut si bon vikè di c' tins-là, avaur-ci! Gn-aveut pont d' gazètes, pont d' politique, gn-aveut pont d' trains ni d'autobus. Gn-aveut nin dandji d' t. s. f. po-z-avè dol musique. Lès coqs au matin, lès mouchons, do djoû, è l'èstè, li vint dins lès-aubes, è l'vièr, tot ça tchanteut. Mins choûte-t-on co tchante lès mouchons asteûre? Li monde è va a cu d' pouyon èt nosse grosse bole a mitan sclinbwagne ni rôle qui d'one fêsse. Vike-t-on pus contint po ça? I n' m' èl chone nin...* (pp. 78-79). Simplicité du ton, franchise de l'expression : l'indifférence tombe. Et le reste du livre nous réserve de bien jolies réussites. C'est à croire que le « bon vieux temps », thème archi-usé, ait trouvé, dans le dialecte si crâne et si expressif de M. Marchal, sa fontaine de Jouvence, d'où il ressort, dispos, guilleret, ne montrant ses rides que dans un sourire...

*Au tîmps dês nûtons* renferme une bonne douzaine de contes habillés de féerie et de grâce légère. La fantaisie et le réalisme s'y mêlent ingénument. Le merveilleux, élémentaire et sobre comme celui des vieilles légendes populaires, tient une grande place ici. Merveilleux qui ne s'étonne de rien et s'ignore lui-même. Aussi est-ce avec un naturel parfait que l'auteur raconte comment est née la chanson du vent dans les arbres, un jour que Notre Seigneur, en tournée avec saint Pierre, s'était reposé au pied d'un aulne, les paupières closes, *ouce qui tot l' bleû do ciél si rèsère*; qu'il nous montre le diable, déguisé en chasseur, s'en aller étourdiment *l'tièsse è l' air, comme on couchè qui passe l'ève* et bientôt tomber à genoux devant le grand cerf de saint Hubert *come on p'tit gamin divant l' rêke do mèsse di scole*... Puis, on nous entrainera *al chîje èmon l' Baron*, dans la cuisine paysanne où se rassemblent les veilleurs, où, entre deux récits, on entend *l' ôrlodje qui spiye li tins avou l' cougniye di s' balanci*... Quelques expressions banales (surtout dans la peinture des senti-

ments amoureux), quelques clichés égarés dans cette prose sans artifices ne paraissent pas à la rendre médiocre.

Le volume (qu'un jeune et probe artiste, Joseph Gillain, a rehaussé de bois remarquables) débute par deux avant-propos : *Sou'nances* qui évoque non sans bonheur le regret lancinant des choses anciennes et *Waloniye* d'une composition et d'un style par trop faciles.

Cette page annonce d'ailleurs les poèmes en prose d'un récent livre du même auteur, *Durnal, mi bia viladje*. C'est une sorte d'album, d'un coloris frais, d'une poésie qui sollicite plus que de raison le « don d'enfance ». Les quatorze évocations mi-lyriques, mi-descriptives qui le composent, forment l'inventaire d'un village de la vallée du Bocq, en commençant par les *potaies* pour finir par les *tchapèles*. Quatorze stations où nous sommes invités à nous recueillir sur les originalités de Durnal dont pas une, je gage, ne nous est épargnée : la niche de saint François ou de sainte Begge que l'on délaisse parmi les broussailles, la ruelle du *Tchaurnia* qui, n'est-il pas vrai ? a vu passer bien des baptêmes et bien des enterrements, les vieilles pierres et les cailloux du chemin aux charmes secrets, aujourd'hui méconnus, etc. Que l'objet de ces descriptions et de ces réflexions soit estimable, qu'elles-mêmes soient douces au cœur de quelque *Durnali* fervent, on le comprend sans peine. Mais, à moins d'un art très personnel, avouons que tout cela nous touche peu. Régionalisme anecdotique, impuissant à franchir le cadre de l'horizon natal : cette fois, nous ne marchons plus. Aussi lorsque M. Hayot, parlant des proses de M. Marchal, note (sans arrière-pensée, j'imagine...) : « c'est pour lui-même qu'il les a écrites » (p. 7), nous pensons que les lecteurs de *Durnal, mi bia viladje* auront tout loisir d'éprouver pour leur part la justesse de cette constatation.

Maurice PIRON.

